

## Kołakowski le Polonais, au miroir français. Dialogue avec Krzysztof Pomian

*Polish in the French mirror. Talk with Krzysztof Pomian*

*Kołakowski el polaco en el espejo francés. Diálogo con Krzysztof Pomian*

Frédérique Matonti

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25882>

DOI : 10.4000/assr.25882

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 10 juillet 2014

Pagination : 17-34

ISBN : 978-2-7132-2432-4

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Frédérique Matonti, « Kołakowski le Polonais, au miroir français. Dialogue avec Krzysztof Pomian », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 166 | Avril-Juin 2014, mis en ligne le 10 juillet 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25882> ; DOI : 10.4000/assr.25882

---

Frédérique Matonti

## Kołodkowski le Polonais, au miroir français. Dialogue avec Krzysztof Pomian

Cet article est né d'une commande et d'une rencontre. La « commande » était celle des responsables de la journée d'étude « Dissidences. Jalons dans l'œuvre de Leszek Kołodkowski ». Quel éclairage pouvait apporter une spécialiste des intellectuels français (et notamment des intellectuels communistes) sur la trajectoire de Leszek Kołodkowski ? Particulièrement, comment comprendre que ses œuvres, à l'exception notable de *Chrétiens sans Église* – objet central des journées – aient été peu lues en France ? Cet ouvrage lui-même, centré sur les chrétiens hétérodoxes, parlait-il, entre les lignes, « en contrebande », comme souvent les textes produits en situation de domination politique extrême, de la Pologne communiste dans laquelle il avait été écrit ? Que penser de l'interruption de la publication en français, avant parution de son troisième et dernier tome de *l'Histoire du Marxisme* – « ils n'ont pas voulu outrager la gauche française<sup>1</sup> » – interprétée, y compris par lui, comme le signe de la difficulté à critiquer le marxisme en France ?

La connaissance restreinte à certains cercles de l'œuvre de Kołodkowski va de pair avec le faible nombre de sources françaises sur sa trajectoire<sup>2</sup> et le peu d'articles qui lui ont été consacrés à sa mort. Sans doute n'a-t-il passé en France aucun moment de sa carrière (qui, après son exil, a continué aux États-Unis avant de s'achever en Grande-Bretagne). Jacques Dewitte, l'un des ses traducteurs, après avoir rappelé sa francophilie et sa francophonie, suppose que « si une invitation lui avait été adressée après son exil de 1968, il est probable qu'il se serait volontiers installé à Paris plutôt qu'à Oxford » (J. Dewitte, 2011 : 19) et renforce ainsi l'impression que l'intérêt français pour Kołodkowski pour avoir été réel n'en a pas moins été minoritaire. De même peut-on souligner que cette réception française<sup>3</sup> est en décalage avec sa carrière prestigieuse, quel que soit

---

1. Extrait d'entretien de L. Kołodkowski avec Brice Couturier, 2003 [l'entretien est inaccessible].

2. L'ouvrage de Jacques Dewitte (2011) constitue une exception.

3. Dans « Adieu à tout cela ? Leszek Kołodkowski et l'héritage marxiste », Tony Judt écrit néanmoins qu'il est aussi « demeur[é] largement inconnu – et étrangement sous-estimé – dans son pays d'adoption [la Grande-Bretagne] ». (T. Judt, 2010 : 186)

l'indicateur que l'on en retient : nombre et lieux de publications, lieux d'exercice, prix et récompenses... Dewitte, là encore, remarque que Kołakowski n'a « jamais effectué la percée éditoriale qu'il a connue dans d'autres pays, comme l'Allemagne », qu'une part de ses traductions en français n'ont pas trouvé d'éditeur, et que les ouvrages traduits par ses soins (à Bruxelles chez Complexe, et non pas en France pourrait-on ajouter) « n'ont eu qu'un succès d'estime<sup>4</sup> ».

La « commande » invitait donc à s'intéresser à cette réception française de Kołakowski pour essayer de comprendre ce qui pouvait expliquer que son œuvre n'ait pas obtenu la reconnaissance attendue. Nous nous demanderons si cette méconnaissance française est liée à sa trajectoire politique. Assez mal comprise en France lorsqu'il était encore en Pologne et communiste, se confond-elle ensuite avec celle des dissidents, finalement souvent ignorés à l'exception de quelques-uns, à commencer par Soljenitsyne ? Cette méconnaissance tient-elle aussi à ce que l'intérêt pour les dissidents polonais, en dehors de quelques cercles intellectuels, ne s'est vraiment éveillé qu'avec la lutte de Solidarność puis le coup d'État de Jaruzelski ? Cette longue indifférence à la dissidence, en général et polonaise en particulier, est-elle liée à l'enracinement du parti communiste dans la société française, notamment parmi les intellectuels, dans les années qui nous occupent ? C'est donc sur la période polonaise de sa trajectoire intellectuelle et politique que nous nous concentrerons principalement, parce qu'elle nous paraît expliquer la difficile réception française de Kołakowski, mais aussi parce qu'à travers la formation de celui-ci, son rapport à l'enseignement et à la recherche, ainsi bien sûr qu'au communisme, elle éclaire la complexité de son itinéraire. Pour le dire autrement, il s'agit de s'intéresser à Kołakowski au « miroir français », c'est-à-dire aux effets de sa trajectoire et centralement dans sa période polonaise, ainsi que de la circulation de ses œuvres sur leur réception. Ce n'est donc qu'incidemment que l'on évoquera le contenu de sa philosophie, en nous intéressant notamment à ce qui a pu, en elle, entraver « sa percée éditoriale ».

La rencontre était celle avec l'historien Krzysztof Pomian, l'un de ses anciens élèves, devenu un de ses très proches amis. Son témoignage sur Kołakowski lors de la journée d'étude nous avait conduite à lui demander un entretien. En effet, K. Pomian avait alors largement abordé leur passé polonais commun ; or c'est précisément cette période polonaise qui nous paraissait cruciale pour comprendre la réception française de Kołakowski. Ensuite, le témoignage de Pomian permettait de pallier le peu de sources françaises disponibles et enfin d'entrer dans le détail matériel de la vie quotidienne des intellectuels polonais dans les années 1950 et 1960, montrant ainsi comment les contextes politique et économique pèsent concrètement sur le travail intellectuel.

---

4. (J. Dewitte, 2011), il s'agit de *L'Esprit révolutionnaire* et du *Village introuvable*, parus en 1978 et en 1986.

## Formation

Kołakowski est né en 1927, à Radom, une ville moyenne située au sud-est de Varsovie où il a grandi dans une famille de « l'intelligentsia » polonaise<sup>5</sup>. K. Pomian ne sait pas ce « que faisaient ses parents exactement et ne veu[t] pas répéter des choses dont [il] n'est pas sûr ». Le quotidien britannique *The Telegraph* écrit de son père qu'il fut « an economist and political writer<sup>6</sup> ». La période de la guerre bouleverse son existence. D'abord, parce que ce père, homme engagé à gauche, libre-penseur (S. Pierson, 2001 : 128), a été assassiné par les nazis manifestement juste après l'entrée des troupes allemandes en Pologne<sup>7</sup>. Ensuite, parce que Kołakowski déjà malade – il fut, toute sa vie, sujet à des « épisodes tuberculeux » –, a passé son temps à lire. Chassé de Łódź, il a séjourné dans la demeure villageoise d'un petit noble de province où la bibliothèque était particulièrement riche et il a, semble-t-il, bénéficié du système clandestin d'enseignement mis en place pendant la Guerre<sup>8</sup>. En 1945, il commence ses études supérieures de philosophie à Łódź, où l'Université de Varsovie (la ville a été détruite à 90 %) a été transférée. Il rencontre alors sa femme, Tamara, issue d'une famille de la bourgeoisie juive, qui a passé la guerre en Union Soviétique sans être pour autant communiste, et a ainsi survécu. Tamara, à la suite de son père, un « très bon médecin », est devenue psychiatre. Kołakowski adhère à cette même époque au Parti Ouvrier Polonais puis termine ses études à Varsovie.

Il consacre son mémoire de maîtrise à Spinoza sous la direction du logicien Tadeusz Kotarbiński, « le grand homme de la faculté depuis l'ouverture de l'Université ». Ce dernier était, en effet, membre de l'École de Lvov-Varsovie, fondée par Kasimir Twardowski, que l'on peut définir comme une « école analytique comparable par bien des points à l'École de Vienne<sup>9</sup> ». Composée de mathématiciens et de logiciens, elle a été détruite par la guerre, une partie de ses membres, juifs, ont été exterminés, tandis que d'autres étaient contraints à l'exil. Kotarbiński, resté en Pologne, « désignait », dans l'après-guerre « ses positions philosophiques en tant que réisme radical ou somatisme », comme le rappelle K. Pomian, dans un article consacré au philosophe, spécialiste des Lumières, Bronisław Baczko<sup>10</sup>, proche lui aussi de Kołakowski. C'est ensuite sous la direction de Maria Ossowska représentante « du professorat bourgeois typique » et épouse d'un « sociologue éminent », Stanislas Ossowski, qu'il rédige sa thèse, soutenue en 1954. M. Ossowska, était elle-même ancienne élève de Kotarbiński,

---

5. Sauf mention contraire, les éléments biographiques seront tirés de notre entretien avec K. Pomian du 13 mars 2012.

6. « Obituaries. L. Kołakowski », 20 juillet 2009.

7. « Obituary : Polish philosopher L. Kołakowski dies at 81 », *News Weekly*, 8 août 2009.

8. *The Telegraph*, 20 juillet 2009, loc. cit.

9. Jan Wolenski, <http://plato.stanford.edu/entries/lvov-warsaw/> [notre traduction] et (J. Wolenski, 2011).

10. (K. Pomian, 1989). Sur le réisme, cf. Jan Wolenski, <http://plato.stanford.edu/entries/reism/>

« mi-sociologue, mi-éthicienne, spécialiste des problèmes de morale ». À la suite de sa thèse, Kołakowski enseigne dans le cadre de la chaire d'histoire de philosophie moderne de l'Université de Varsovie.

Ce choix de Spinoza, auquel Kołakowski consacre le début de sa carrière, relève tout d'abord de « la propension naturelle » propre à tout jeune philosophe, tant la difficulté de l'auteur de *L'Éthique* est, de génération en génération, un objet de fascination. Mais lorsque Pomian se « hasarde », à la suite de l'une de nos questions, à « reconstruire *a posteriori* sans preuve » les raisons de ce choix, il se souvient que « Spinoza était en odeur de sainteté marxiste », mais aussi que l'héritage de Spinoza est à travers « toute une partie des Lumières allemandes et à travers Hegel, quelque chose de constitutif du marxisme ». Plus encore, « toute une tendance totalisante dans la pensée marxiste qui vient de Hegel évidemment est, quelque part, enracinée dans ce spinozisme allemand ». Enfin, Kołakowski « s'intéresse très tôt à la problématique religieuse », d'abord à l'occasion d'une polémique religieuse dans les années 40 : « il a dû avoir avec les curés une vie difficile. Il venait d'une famille athée », au point que Pomian n'est même pas sûr qu'il ait été baptisé – véritable défi dans la Pologne d'avant-guerre – alors que lui-même, issu d'une famille communiste et donc athée, l'a été « pour que, lui, soit tranquille ». C'est ainsi initialement par une sorte d'anticléricalisme contre ces « curés minables », contre « cette soupe éclectique misérable » que Kołakowski s'intéresse à la question religieuse, avant de découvrir Maritain et surtout Mounier. Dès lors, « il a très vite perçu le lien du spinozisme avec différentes tendances hétérodoxes dans la pensée chrétienne, avec la mystique... ».

C'est donc globalement dans une tradition analytique différente du cursus philosophique français de la même époque qu'il a été formé : « comme nous tous, il en a été imprégné, même s'il n'a jamais été techniquement un logicien ». Il lui en est resté « une très grande exigence à l'égard de ce que signifier veut dire », une exigence « devenue une deuxième nature » conformément à la question piège du séminaire de Kotarbiński « qu'entendez-vous par là ? Qu'est-ce que ça signifie, *What does it mean ?* » Cette formation, au-delà de son poids sur le contenu et la forme même de l'œuvre de Kołakowski, contribue peut-être à sa faible connaissance en France tant la dimension logicienne y est marginale dans le champ philosophique, notamment à cette époque<sup>11</sup>, mais elle permet également d'entrevoir les spécificités du marxisme des philosophes polonais.

---

11. C'est cette dimension logicienne que manque Alain Besançon dans son hommage posthume « Adieu à Kołakowski », qui constate « Il aurait dû plaire au public français si celui-ci avait encore gardé le ton de Voltaire ou de Diderot. Mais justement, il ne l'avait pas gardé et le style limpide de ce Polonais, si éloigné du jargon philosophique parisien, joint à son anticommunisme et à son libéralisme n'avait rien pour plaire à “nos” intellectuels » (A. Besançon, 2009 : 759). Sur ce « moment » philosophique, voir (Coll. 1989) ; (F. Worms, 2009) ; (J.-L. Fabiani, 2010).

## De la guerre froide à la mort de Staline

« Écri[vant] très bien avec une plume extrêmement acérée », Kołakowski, qui plus est issu d'une famille de gauche, est dès ses études repéré par « le Parti communiste [qui n'avait] pas tant que cela de jeunes gens de cet âge et de ce talent ». Par la suite, à la fin des années 50, le POUP le fait même entrer dans l'Institut de formation des cadres de la recherche (devenu ensuite Institut de sciences sociales), créé auprès du Comité central. Cet Institut qui, pour Pomian, ressemble à l'Institut du Professorat Rouge de l'entre-deux-guerres en URSS, était destiné « à former des cadres du Parti qui aient des compétences professionnelles et qui soient en même temps des bons et loyaux membres du Parti », même si « dans le cas polonais [il] n'a pas très bien marché » puisqu'il a « formé plutôt une flopée de dissidents ». En revanche, à la différence de Baczko « chargé d'étudier les idées de la Société Démocratique Polonaise, une organisation de la gauche démocratique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle » (K. Pomian, 1989 : 15), il n'y fait donc pas sa thèse, comme on l'a vu.

Philosophiquement, le marxisme domine, d'autant que de 1948 à la mort de Staline, le régime est particulièrement répressif et le mouvement communiste international pris dans le jdanovisme : « Pour la philosophie, résume Pomian, dont Jdanov avait réduit l'histoire à la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, le climat était mortel » (K. Pomian, 1989 : 13). En Pologne, « les marxistes [...] absents [de] la scène philosophique depuis des décennies [tiraient] sur tous les courants de la pensée "bourgeoise" sans discrimination ». Ainsi qu'il le souligne, « dans des circonstances normales, ce n'aurait été qu'une joute philosophique parmi d'autres » (K. Pomian, 1989 : 13). Or, comme l'ont montré pour l'Occupation en France, Gisèle Sapiro (1999), et pour les pays de l'Est, Ioana Popa<sup>12</sup>, la domination politique extrême se traduit pour les univers artistiques ou intellectuels par la disparition des régulations internes (le contrôle et le goût des pairs) au profit d'une régulation externe (censure, autodafés, interdits professionnels, voire arrestations et déportations). Les controverses intellectuelles ou les querelles littéraires cessent alors d'être des modes de régulation de ces univers professionnels pour devenir des modes d'élimination (y compris parfois physique, si l'on pense aux avant-gardes ou aux scientifiques soviétiques) des concurrents.

Pourtant, le « marxisme polonais officiel » à l'Institut comme à l'Université est demeuré « imprégné » de la tradition logicienne. À côté du « marxisme stalinien dans toute son horreur » de ces années de guerre froide, la tradition philosophique polonaise survit donc « non seulement dans l'esprit en catimini », mais aussi parce que Kotarbiński demeure à l'Université et y enseigne, à la différence de Maria Ossowska qui, bien qu'interdite de cours quelques années, est néanmoins salariée. En effet, comme le souligne Pomian, à propos des critiques virulentes – un « matérialisme [...] pas assez "dialectique", un "libéralisme bourgeois" »

---

12. (I. Popa, 2010). Nous utiliserons aussi la version plus longue de la thèse (I. Popa, 2004).

(K. Pomian, 1989 : 16) –, adressées par Baczko à Kotarbiński en 1951, ce dernier a pu répondre « dans la revue officielle de philosophie », sans que ces critiques ne soient comme la plupart du temps « un prélude à des accusations policières ou du moins à des sanctions administratives » (K. Pomian, 1989 : 16).

D'autres universitaires participent à cette mise à distance clandestine de l'orthodoxie. C'est le cas, par exemple, de Tadeusz Kronski, spécialiste des philosophies allemande et française du XX<sup>e</sup> siècle, tiraillé entre sa volonté d'être « en accord avec le parti » et « ses convictions intimes », notamment sa lecture hégélienne de Marx, alors condamnable pour son idéalisme, qu'il « présentait en privé à des étudiants en qui il avait confiance et auxquels il enjoignait de ne parler à personne ». Ces conversations, l'humour qui les accompagnait, contribuaient à « briser l'isolement intellectuel où nous vivions » (K. Pomian, 1989 : 17). Enfin, même les plus orthodoxes peuvent dans leur manière de questionner les textes les plus staliniens offrir des espaces libres de raisonnement. C'est le cas, là encore, de Baczko chargé de commenter en cours Jdanov et qui réussissait à le « transform[er] en un répertoire de questions à poser » et non en « un dogme à croire » (K. Pomian, 1989 : 13). C'est toujours lui qui, après un exposé du jeune Pomian, juge à la fois que « ce n'est pas très marxiste [mais] plutôt durkheimien » et, face à la tristesse du jeune communiste très convaincu qu'est alors Pomian, précise qu'il « n'y a aucun mal à être durkheimien » (K. Pomian, 1989 : 14). Enfin, dès le milieu des années 50, même le philosophe du Parti, membre du Comité central, Adam Schaff<sup>13</sup>, qui avait étudié à Lvov, était « quand même quelque part lui aussi le produit de cette école [...]. Lui aussi était d'avis que ce qui ne se pense pas clairement ne s'énonce pas du tout. Et ce dont on ne peut pas parler, il vaut mieux qu'on le taise<sup>14</sup>. Étant donné que pour nous le *Tractatus* [de Wittengstein] était sinon une lecture, du moins une légende que l'on ingurgitait la première année de nos études ».

Au lendemain de la mort de Staline pointent en Pologne des signes politiques de dégel<sup>15</sup>. Même si le dogme réaliste-socialiste est officiellement rappelé, quelques créations y dérogent comme en 1954 le poème de Witold Wirtza sur le mensonge, puis en 1955 le « *Poème pour adultes* » d'Adam Ważyk, publiés l'un et l'autre

---

13. Juif polonais, Adam Schaff est né en 1913 à Lemberg. Après avoir étudié en France, en Pologne et en Russie, les sciences politiques et la philosophie, il s'installe en 1941 à Moscou où il obtient son doctorat de philosophie. Après avoir travaillé au Bureau polonais de Radio Moscou, il revient à l'Université de Varsovie en 1948, où il dirige l'Institut de Philosophie et Sociologie et occupe la première chaire de philosophie marxiste. Occupant la fonction de philosophe du Parti, en 1955, il devient membre du Comité central du POUP, et en 1956, membre de l'Académie des Sciences (B. Burkhard 2008 : 41). Par la suite, Schaff, s'est philosophiquement rapproché du courant humaniste marxiste, cf. *Infra*.

14. Paraphrase de Wittengstein (« *what we cannot speak about we must pass over in silence* »).

15. Sur l'histoire de la Pologne, voir (F. Fejtö, 1969, 1992) ; (P. Bühler, 2000), et sur la dimension plus culturelle de cette histoire (I. Popa, 2004) et (I. Popa, 2010).

dans *Nowa Kultura*, la revue culturelle du Comité central. La presse s'ouvre progressivement à des sujets interdits, les dirigeants du Parti communiste polonais d'avant-guerre purgés par Staline pour trotskisme et pour beaucoup déportés ou liquidés sont réhabilités. Bientôt se déroule une véritable contestation sociale qui culmine avec la grève des ouvriers de Poznan en juin 1956. Très surveillée par les Soviétiques, elle contribue à ramener au pouvoir comme Secrétaire général du Parti, Władysław Gomułka écarté dans la foulée des purges<sup>16</sup> des pays satellites.

Ces quelques rapides aperçus permettent d'entrevoir l'environnement intellectuel des premières années de formation puis d'enseignement de Kołakowski. Au-delà de la coupure avec la philosophie occidentale des années 50 pour son marxisme, mais aussi pour son soubassement demeuré logicien, au-delà de l'adhésion collective de ces jeunes intellectuels au communisme, ce sont aussi toutes les techniques de mise à distance de l'orthodoxie qui constituaient leur quotidien : conversations privées, humour, double sens, sens du codage et du décodage. Bien qu'il soit difficile de statuer, il est vraisemblable que ces conditions ont favorisé certains choix de sujets et développé des compétences de lecture. Leur ont-elles donné, par exemple, une familiarité plus grande avec les philosophes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle qui eurent à subir la censure dans les régimes absolutistes et durent jouer aussi de l'ironie et du sous-entendu ? En tout cas, ce sont sur ces auteurs que Kołakowski a travaillé et ce sont eux qu'il a enseignés avec le plus de virtuosité.

## L'enseignant Kołakowski

Si Pomian, « par la force des choses », c'est-à-dire du programme – il ne pensait pas alors qu'il deviendrait médiéviste – a suivi, sans doute lors de sa première année universitaire en 1952-1953, le cours de Kołakowski sur le Moyen Âge, il n'en a pas de souvenirs, « ce [cours] n'était pas un chef d'œuvre, il le savait ». En revanche, pendant l'année 1953-1954, « le cours sur le XVII<sup>e</sup> m'a positivement ébloui. Là, il était sur son terrain, il était en train d'y travailler en même temps qu'il préparait sa thèse. Et quand il parlait de Descartes, des cartésiens, même tout à fait mineurs [...] c'était vraiment passionnant. Spinoza, Leibniz [...] ». Pomian, au-delà du contenu, évoque ce qui constitue le fond de son enseignement : « Ce n'était pas quelqu'un qui voulait créer autour de lui une école. [...] Ce qu'il enseignait vraiment, je pense, c'était une sorte d'exigence intellectuelle de différents types » : d'abord « d'érudition », une « érudition bestiale », « de première main » en histoire de la philosophie, ensuite « de logique

---

16. Par exemple, le procès Rajk en Hongrie en 1949 qui entraîne son exécution ainsi que celle de dix-huit personnes ou le procès Slansky, en 1952 qui voit la condamnation à vie ou l'exécution de quatorze dirigeants du Parti communiste tchécoslovaque.



dans la démarche et de clarté dans l'exposition », enfin « d'écriture ». Son indifférence au fait de faire école le distingue sans doute de son collègue Baczko, dont « certains » étudiants baptisés « “baczoïdes” [...] poussaient leur admiration [...] au point d'adopter inconsciemment sa démarche, ses gestes, ses inflexions de voix » (K. Pomian, 1989 : 18).

La rencontre des deux hommes a été précoce : alors qu'il n'est encore qu'en deuxième année, et dans la foulée de ce cours sur la philosophie moderne, Pomian souhaite s'inscrire en maîtrise avec Kołakowski sur Sartre, « l'idole de ses quatorze ans », ce qui provoque un double étonnement de la part de son professeur, même si ce choix de Sartre (et de lui pour l'encadrer) se comprend parce qu'ils sont tous les deux francophones. Travailler sur Sartre dans la Pologne de la Guerre froide ne va pas de soi : « Dans la bibliothèque de l'Université de Varsovie, au nom de Sartre répondait un livre, qui était un Phd soutenu à l'Université du Nebraska, *The Ontology of Jean-Paul Sartre*, que les bons Américains dans le cadre de l'aide à la Pologne après la guerre ont envoyé. Il n'y avait pas *L'Être et le Néant*. Il n'y avait rien, absolument rien d'autre. » La parade dans ce cas consiste à s'appuyer sur les bibliothèques privées des intellectuels qui, entre 1945 et 1949, sont allés à Paris.

La rencontre entre Kołakowski et Pomian permet de voir l'enseignant et le directeur de maîtrise puis de thèse et d'habilitation au travail, mais aussi de préciser encore l'univers matériel des intellectuels polonais et comment leur soumission directe au pouvoir politique a des effets sur l'horizon possible des recherches. Comme l'a montré Ioana Popa à propos de la littérature (mais il en va de même pour les sciences humaines et sociales, encore plus aisément assimilables à des positions politiques), la circulation des livres entre les pays de l'Est et l'Occident est étroitement contrôlée par les autorités politiques, *a fortiori* dans cette période. De même qu'à l'intérieur des frontières et au sein du Bloc de l'Est ne sont publiés que les textes littéraires « autorisés » – en l'occurrence avant tout le courant réaliste-socialiste, même les ouvrages relevant d'un patrimoine littéraire pouvant être à certains moments suspects – les textes occidentaux ne sont plus traduits, tandis que des vecteurs de « diffusion de la culture et de la langue françaises » (I. Popa, 2004 : 150), comme les Instituts français et les Alliances françaises sont progressivement fermés. La circulation des personnes est également contrainte, seuls quelques intellectuels officiels pouvant aller en Occident, tandis qu'inversement ce sont avant tout les intellectuels occidentaux considérés comme « progressistes » (communistes et compagnons de route) qui circulent à l'Est.

## Une époque « intellectuellement très excitante »

Rapidement, les liens entre les deux hommes tournent à l'amitié, d'autant qu'en 1954-1955, le cursus veut que l'on traite de la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle, au moment même où « après la mort de Staline, les choses sont en train de changer à grande vitesse ». Le séminaire de Kołakowski « portait vaguement

sur le problème de la liberté ». Les deux hommes passent beaucoup de temps ensemble « dans un troquet où l'on vendait du vin. Comme la discipline s'était relâchée aussi, on pouvait sécher des cours. On parlait d'énormément de choses. C'étaient des conversations politiques ». Pomian insiste sur leur écart d'âge (sept ans), et par conséquent sur leurs différences en matière de socialisation politique. Kołakowski, en effet, a vécu l'Occupation allemande, les déportations et l'extermination des juifs polonais à la fin de son adolescence, puis jeune adulte, la période la plus dure de la guerre froide<sup>17</sup>. Ce qui signifie qu'au moins durant ces premières années, Kołakowski est doublement (intellectuellement et politiquement) pour lui un maître.

Cette ouverture relative ne se traduit pas, nous allons y revenir, par l'adoption d'une véritable voie polonaise au socialisme. Aussi « comme la Révolution mange toujours ses enfants, raconte Pomian, elle m'a recrachée, je pouvais revenir à mes études », ce qui sera le cas pendant l'été 1957, où il achève la rédaction de sa maîtrise, puis devient l'équivalent d'un assistant pour Kołakowski, sous la direction duquel il rédige ensuite sa thèse, puis son habilitation (bien que formellement la fonction n'existe pas). À l'Université de Varsovie, « l'histoire de la philosophie devient de plus quelque chose d'anthropologico-culturel, orienté vers la problématique religieuse avec Kołakowski, vers une sorte d'épistémologie historique dans mon cas, vers une sorte d'anthropologie dans le cas de Bazcko<sup>18</sup> ».

Puis en 1957 ou en 1958, toujours grâce à la relative libéralisation du régime – on retrouve ici la manière dont la conjoncture politique dans un régime autoritaire pèse directement sur les conditions du travail intellectuel –, Kołakowski, ayant appris le néerlandais, peut se rendre avec sa femme aux Pays-Bas puis à Paris, où il prépare ce qui deviendra *Chrétiens sans Église*. Ce séjour à l'étranger est l'occasion pour Pomian d'habiter dans son appartement – ce qui permet de rappeler au passage comment, au-delà de la lutte politique, les conditions matérielles de la vie intellectuelle dans les pays de l'Est ont des effets sur l'intensité des liens au sein des groupes. Pomian commence à travailler sur Pierre Bayle, après avoir réfléchi à une thèse sur Pascal dont la lecture enthousiaste du *Dieu caché* de Lucien Goldmann le détourne. Le refus de Kołakowski de faire école et la liberté qu'il laisse ainsi à ses étudiants se retrouvent jusque dans sa manière de diriger une thèse. Ainsi, alors qu'il avait orienté Pomian vers l'un des introducteurs majeurs de Spinoza en France, « pendant un moment, il ne savait vraiment pas sur quoi j'allais écrire cette thèse ». Et, en effet, *La Naissance de la*

---

17. L'écart avec leur ami commun Bazcko (il est né en 1923) est encore plus grand. Bazcko, ayant fui Varsovie, s'est retrouvé dans les territoires polonais devenus soviétiques après le Pacte germano-soviétique. Après l'attaque allemande contre l'URSS, il passe deux années en kolkhoze et « en 1943 [...] rejoint l'armée formée en URSS par les rescapés du Parti communiste polonais et avec elle, officier, il revient en Pologne » (K. Pomian, 1989 : 15).

18. Sur ce programme de recherches, baptisé en France, « l'historiographie polonaise des idées », voir (Fernandes, 1971). L'anthropologue brésilien Rubem Cesar Fernandes, aujourd'hui directeur exécutif de l'ONG Viva Rio, avait obtenu un master de philosophie à l'Université de Varsovie puis un Ph. D. à Columbia.

*science historique moderne. École française d'érudition XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>* ne porte finalement pas sur Bayle.

L'époque est « intellectuellement très excitante », parce qu'on « réglait nos comptes avec le marxisme », dont quelques auteurs « méritaient réflexion », ensuite parce que c'est le moment où ils lisent *Tristes Tropiques* et *l'Anthropologie structurale*. En effet, à la différence de la période précédente, les intellectuels peuvent aller à l'Ouest et rapporter ces ouvrages, tandis que ceux d'auteurs comme Lévi-Strauss, Troubetzkoï, Saussure, Mauss, Dumézil parviennent en Pologne quasi au même moment qu'ils sont en librairie en France<sup>19</sup>. De même, en plein dégel, l'URSS publie à nouveau des auteurs comme Bakhtine, dont paraît le Dostoïevski et paraît le Rabelais<sup>20</sup>, qui circulent dès lors dans les pays de l'Est. Simplement, la circulation transnationale se rétablissant d'un coup, les lectures se font au fil de leur arrivée en Pologne, soit parfois à l'envers de leur parution dans leur pays d'origine. Les universitaires polonais lisent donc souvent en même temps les philosophes existentialistes, les auteurs comme Husserl ou Heidegger qui les ont inspirés, les textes structuralistes ainsi que leurs sources linguistiques du début du siècle. Cette simultanéité amène sans doute à une réception très distincte de celles de leurs homologues français qui, au même moment, voient les textes étiquetés comme structuralistes<sup>21</sup> à la manière d'une avant-garde qui vient surclasser la précédente. Cette ouverture des frontières permet également à un quotidien comme *Le Monde* d'arriver en Pologne, à condition pour ses acheteurs éventuels de pouvoir souscrire un abonnement en devises<sup>22</sup>, et à l'exception des numéros où paraissent des articles sur la Pologne qui n'arrivent tout simplement pas. Enfin, même si la censure continue à peser sur les écrits des auteurs polonais, « elle fermait les yeux [...] tant que l'on ne parlait pas de l'Union Soviétique, de l'histoire du communisme, de la Pologne populaire », manière de faire qui favorise comme dans tous les régimes autoritaires une langue de contrebande, une langue d'Ésope disent les Soviétiques, audible dans les textes philosophiques des uns et des autres.

---

19. Dans les années 60, l'URSS décide de « développer les méthodes structuralistes et mathématiques dans l'étude du langage humain » (R. L'Hermitte, 1985 : 286). Voir aussi (M. Aucouturier, 1985). Dans ce même numéro de *La Revue d'Études slaves*, Boris Chichlo (B. Chichlo, 1985) explique qu'en revanche, la répression à l'encontre des anthropologues (et des « petits peuples » sur lesquels ils travaillaient) a été si féroce (les « petits peuples » sont vus comme des obstacles à la collectivisation) que la libéralisation en matière d'anthropologie est très relative. *Anthropologie structurale* n'est traduite qu'en 1983. Précisons néanmoins que cela ne signifie pas que le texte ne soit pas accessible d'une manière ou d'une autre (par exemple, clandestine) aux francophones.

20. *Problèmes de la poétique de Dostoïevski* publié en 1929, reparu dans une édition augmentée en 1963 et *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, en 1965. Pour la réception de Bakhtine, voir (C. Depretto, 1997).

21. C'est la réception notamment dans la presse magazine qui a, avant tout, imposé cette étiquette « structuraliste » qui recouvre des auteurs aux propositions souvent différentes.

22. Les monnaies des pays de l'Est ne sont pas à l'époque convertibles à l'Ouest.

## Révisionnisme

Cette époque, « excitante » intellectuellement, l'est aussi politiquement, puisque c'est la période de « l'éloignement des dogmes ». Tous, on l'a compris, sont communistes, voire comme Pomian, issu d'une famille d'intellectuels, sont enfants de communistes. Dans l'après 1956, en dépit des censures et des coups d'arrêt, une ligne rénovatrice trouve à s'exprimer parmi les intellectuels polonais. Elle est qualifiée de « révisionniste » – c'est-à-dire dans la langue du mouvement communiste international, de ligne droitiste, par opposition au « sectarisme », soit la ligne gauchiste. Plus exactement, dans les régimes communistes ou au sein des partis communistes, l'orthodoxie est la position de la fraction dominante au sein du groupe dirigeant, acquise après avoir précisément dégagé deux lignes symétriquement déviantes. Il n'en reste pas moins que si l'orthodoxie et ses positions concurrentes sont des constructions politiques, qui s'imposent dans des batailles concurrentielles (et parfois à l'Est, mortelles), l'étiquette révisionniste dans le mouvement communiste international recouvre un certain nombre de positions politiques et intellectuelles, plus ou moins accentuées selon les configurations nationales : voies nationales et pacifiques au socialisme, humanisme socialiste, assouplissement de la planification, libéralisation des arts et lettres, autonomie (relative) des sciences sociales et humaines, liberté dans les sciences dures... Un point est particulièrement sensible, la critique du stalinisme. Celle-ci doit à la fois rester dans les cadres posés par le rapport Khrouchtchev et être menée par « l'intellectuel collectif » qu'est le parti.

Sous l'étiquette « révisionniste », Pomian range les écrits de Kołakowski datés de cette période ; en l'économie ceux de Włodzimierz Brus<sup>23</sup>. De son côté, Baczko en arrive à adopter une attitude analogue dans les articles qu'il publie alors et que réunit un recueil au titre significatif : *L'homme et les visions du Monde* (1965). Le terme « homme » selon les possibles du débat philosophico-politique du moment dans le mouvement communiste international indique un intérêt pour le « jeune Marx » et donc une réhabilitation du Marx encore hégélien, attentif à l'aliénation. À cette définition du révisionnisme polonais, Pomian ajoute « l'autonomie de l'éthique par rapport à la politique », l'indépendance des professions intellectuelles et artistiques « par rapport à l'appareil et pour les universités le droit à l'autonomie<sup>24</sup> ». Si l'on y ajoute que le révisionnisme polonais regardait vers l'Occident, tout en se voulant rigoureusement laïc, on comprend qu'il ait été mal vu par les « autorités de l'Église » (mais pas de tous les intellectuels catholiques, d'autant que bientôt la période est dominée par

---

23. Voir W. Brus, 1986 et J. Sapir, 1988.

24. Précisons, pour éviter les ambiguïtés attachées dorénavant à ce terme en France lorsqu'il s'applique à l'université, qu'ici autonomie veut dire « recrutement des enseignants et des étudiants en fonction de leurs compétences et de leurs aptitudes et non en tenant compte principalement de la loyauté politique, du choix de thèmes de recherche et des orientations de l'enseignement affranchi des contraintes idéologiques (K. Pomian, 1989 : 19) ».

Vatican II) et qu'il soit devenu « la bête noire des nationalistes polonais de toutes obédiences » (K. Pomian, 1989 : 20). Ce groupe d'intellectuels révisionnistes, peu fourni, ne s'est pas, pendant longtemps, constitué en groupe organisé (une manière sans doute d'éviter une répression accrue), mais en 1965, à l'initiative de Kołakowski et de Pomian, il se réunit à l'Académie des Sciences « dans le cadre d'un séminaire consacré à la culture politique contemporaine » (K. Pomian, 1989 : 21).

Parmi ces « révisionnistes », Kołakowski est particulièrement actif, ce qui lui vaut d'être régulièrement sanctionné. En 1956, il écrit « un très court texte, "L'Antisémitisme. Cinq thèses pas nouvelles et une mise en garde" ». L'antisémitisme<sup>25</sup> est en effet demeuré très virulent en Pologne, et notamment dans le Parti communiste, par exemple au moment du procès Slansky à Prague, puis lors du « complot des blouses blanches » en URSS, ou encore justement en 1956. L'année suivante, il rédige pour la revue *Po Prostu* un article « Qu'est-ce que le socialisme ? ». Le texte est censuré. Il circule néanmoins de manière clandestine et semble avoir été affiché sur les murs de l'Université. Son édition en français, sans mention de lieu d'édition, est précédée du chapeau suivant : « cet article était destiné à l'hebdomadaire révolutionnaire *Po Prostu*, censuré après une intervention personnelle de Gomulka, il a circulé de main en main à Varsovie<sup>26</sup> ». Cette même année 1957, *Trybuna Ludu*, le quotidien du POUP est épuré, *Po Prostu* suspendu puis interdit (I. Popa, 2004 : 383). Début 1958, Kołakowski et l'écrivain Tadeusz Konwicki<sup>27</sup> sont écartés de *Nowa Kultura*, avant que Kołakowski ne soit également démis de ses fonctions de rédacteur en chef d'*Études philosophiques*, sous le prétexte d'un article consacré au jeune Marx – marqueur, on l'a vu, du « révisionnisme ». La répression à l'égard des intellectuels est constante au cours des années 60, avec des pics comme lorsqu'en 1965 sont poursuivis les futurs fondateurs du KOR (Comité de défense des ouvriers), lui-même à l'origine du syndicat Solidarność, Adam Michnik et Jacek Kuron<sup>28</sup>, respectivement étudiant et assistant à l'Université de Varsovie.

Même s'il peut faire l'objet d'articles dans *Le Monde*, ce mouvement n'est guère connu en France, sauf... des responsables communistes français<sup>29</sup>. Dans

---

25. Il ne semble pas pour autant que la femme de Kołakowski « l'ait rencontré [l'antisémitisme] au quotidien », au sein du milieu universitaire dans lequel le couple et leurs amis évoluent.

26. Catalogue SUDOC, <http://www.sudoc.abes.fr/xslt/DB=2.1/SRCH?IKT=12&TRM=12702218X>

27. Tadeusz Konwicki est né en 1926. Il a d'abord été un auteur réaliste socialiste avant de se tourner progressivement vers une littérature plus critique, tournant qui culmine à la fin des années 70, avec *La petite apocalypse*, roman culte, publié dans le circuit littéraire clandestin polonais. Il est aussi cinéaste et scénariste, notamment de *Mère Jeanne des Anges*, réalisé par Jerzy Kawalerowicz en 1961 (I. Popa, 2004 : 706 et sq.).

28. Jacek Kuroń est condamné à trois ans de prison pour sa « Lettre ouverte au Parti », et Adam Michnik exclu pendant un an de l'Université pour l'avoir diffusée.

29. Sur toute cette histoire, on se permet de renvoyer à nos recherches (F. Matonti, 2005).

les années 1965-1966, le PCF est en effet pris dans le « débat sur l'humanisme » qui oppose le philosophe officiel du parti, Roger Garaudy, à Louis Althusser et ses élèves. Marx aurait proposé un véritable humanisme, particulièrement sensible dans ses écrits de jeunesse, autour de sa critique de l'aliénation, avancent Garaudy et ses (quelques) partisans. Pas du tout, répondent les Althussériens, il y a une véritable « coupure épistémologique » dans l'œuvre de Marx, à partir de laquelle l'essence de l'homme peut être pensée comme une idéologie. La bataille (qui démultiplie les crises successives de l'Union des étudiants communistes) se déroule en partie dans l'une des revues du PCF, *La Nouvelle Critique* et elle est officiellement tranchée par le Secrétaire général du PCF, Waldeck Rochet, au profit d'une notion de compromis, celle d'« humanisme scientifique ». Vu de France, le « révisionnisme » est perçu comme un ensemble où Kołakowski côtoie Garaudy, l'Autrichien Ernst Fischer, l'historien Éric Hobsbawm<sup>30</sup>, voire Adam Schaff, alors qu'en Pologne au même moment comme le rappelle Pomian, on classe les deux philosophes dans deux tendances opposées du marxisme (respectivement humaniste et scientiste).

### « Minuit moins cinq »

Cet éloignement des dogmes (à une vitesse de plus en plus grande) se paie à terme, c'est-à-dire en 1966, par l'exclusion de Kołakowski (et de Pomian) du POUP, « ce qui, dit ce dernier, était très bien ». En revanche, à cette date, il était encore « impossible » de les « vider » en même temps de l'Université : « le Parti a laissé tomber, moi je me suis toujours dit que comme le veut un proverbe polonais “ce qui s'éloigne ne disparaît pas pour autant” ». Ce surris, vécu donc comme tel, permet à Pomian de finir sa thèse d'habilitation « et de la publier littéralement à minuit moins 5 », soit deux semaines avant qu'elle ne parte au pilon.

Or si l'on regarde les dates de publication des ouvrages de Kołakowski, il n'est pas impossible qu'il ait eu la même stratégie : publier avant qu'il ne soit trop tard. C'est à ce moment-là, en effet, que Kołakowski fait paraître son livre

---

30. « Les Soviétiques se méfient terriblement de Garaudy. Garaudy n'est pas seul, il y a un courant révisionniste général. Ce courant s'est développé en Pologne : à ce moment là parmi les intellectuels, l'un des principaux porteurs de ce courant c'est Leszek Kołakowski qui va s'éloigner ensuite, il y a Ernst Fischer en Autriche, qui est très lié avec Garaudy. Il y a des rencontres internationales, l'Église apparaît [aux yeux des Soviétiques] comme un partenaire de tout ce groupe. L'Église d'un côté, peut-être les Juifs de l'autre... Et dans l'entourage des responsables comme Ponomarev, Souslov surtout à l'époque, il est évident que l'on se méfie de tout ce travail. Et le Parti communiste italien est évidemment aussi en ligne de mire. Il faut interpréter tout ça en tenant compte de tout cet ensemble, même dans des partis d'une importance moindre, comme le Parti britannique qui est tout petit en nombre, et qui ne joue presque pas de rôle, il y a des courants comme ceux-là, notamment l'historien Hobsbawm. On se méfie de tout ça, terriblement, à Moscou » (entretien de l'auteure avec Pierre Juquin, 23 décembre 1991).

sur Spinoza, *La philosophie positiviste* et *Chrétiens sans Église*<sup>31</sup>. Si ce dernier ouvrage est avant tout un « travail d'historien, et non pour parler de manière allusive de la réalité », il est également « un livre à clés ». C'est aussi de cette manière que le livre a été reçu en Pologne par le monde universitaire. D'ailleurs, Pomian a écrit un compte rendu du texte qu'il a montré à Kołakowski. « Je crois que ça s'appelait "l'appareil et les intellectuels". [...] Il m'a dit "très bien, voilà que tu me dénonces" [le ton est amusé et non pas réprobateur] et c'est parti pour la poubelle. Point. Ce qui fait que je n'ai pas écrit de compte rendu de ce livre parce que je ne pouvais pas écrire sans toucher cet aspect des choses. »

Or, si cette dimension critique est transparente pour un bon lecteur de l'Est, elle n'est pas perceptible à l'Ouest (ou bien elle n'est pas relevée, car supposée sans intérêt), même pour un excellent lecteur, comme le montre par exemple le compte rendu critique de *Chrétiens sans Église* que donne Pierre Chaunu à la revue *Annales*. À peine mentionne-t-il en note les « deux ou trois ans de retard sur les derniers états de la recherche occidentale » (P. Chaunu, 1970 : 1575). Sans doute sent-il une réticence politico-philosophique lorsqu'il mentionne le rejet par Kołakowski du « langage » de l'infrastructure et de la superstructure, ou de Lucien Goldmann au profit de Jean Orcibal<sup>32</sup>. En revanche, il en perçoit (et en déplore), la dimension philosophique, l'influence des « courants structuralistes ès sciences humaines », l'usage qui en découle de « modèles *a priori* » (P. Chaunu, 1970 : 1586). Cet écart de lecture entre l'Est et l'Ouest vérifie l'adage posé par Pierre Bourdieu selon lequel les « textes circulent sans leur contexte » (P. Bourdieu, 2002 : 4).

En mars 1968, Kołakowski est « licencié avec effet immédiat » (et Pomian quelques mois plus tard). Pourtant, comme Baczko, il demeure membre de l'Académie des Sciences et n'est donc pas sans ressources financières. Il ne s'agit là que d'un apparent paradoxe qui s'explique tout d'abord parce que le premier objectif est de « le couper de la jeunesse », ensuite « parce qu'il n'y avait pas toujours d'acharnement. Il y en avait dans certains cas, là où c'était dicté par des

---

31. Rubem Cesar Fernandes dans son article dans *Annales ESC* traduit le titre de la thèse sur Spinoza en « Individu et infinité. La liberté et les antinomies de la liberté dans la philosophie de Spinoza ». Elle a été éditée en 1958. *La Philosophie positiviste* publiée en 1966 a été traduite en 1976 chez Denoël, *Chrétiens sans Église* paraît en 1965 en Pologne et en 1969 en France, dans une traduction chez Gallimard d'Anna Posner. Anna Posner est l'une des plus importantes traductrices de la période. Elle vient d'une famille d'intellectuels polonais. Avec son père, membre du PCF, elle a été résistante puis déportée à Auschwitz. C'est là qu'elle a, explique-t-elle, réappris le polonais. Après guerre, elle travaille pour l'Ambassade de Pologne en France, avant de quitter le PCF et l'Ambassade en 1957 et de commencer, aux *Temps Modernes*, une carrière de traductrice (I. Popa, 2004 : 33 *et sq.*). En 1962, elle traduit pour *Arguments*, « Éloge de l'inconséquence » de Kołakowski, paru initialement en 1958.

32. « Kołakowski condamne dans la démarche de Goldmann ce qu'il appelle joliment "l'insuffisance de médiation", entendez le trop rapide va-et-vient entre les plans intellectuels et sociaux, le primat de la structure socio-économique, l'insuffisante indépendance structurelle de la conscience religieuses formée » (P. Chaunu, 1970 : 1584).

considérations purement antisémites ». Enfin, à la différence des usages tchèques, parce que « les Polonais ne voulaient pas avoir la réputation qu'ils affament les gens, qu'ils envoient les intellectuels travailler dans les usines ou comme gardien de nuit ou balayeur de rue », en Pologne les intellectuels sont seulement « placardisés ». En raison néanmoins de « l'atmosphère difficilement respirable », Kołakowski s'est décidé « très tôt, dès l'été 68, à partir », d'abord à McGill, puis à Berkeley et enfin à All Souls. Au-delà des textes philosophiques de cette « période très productive » d'« éloignement des dogmes », il travaille notamment à son *Histoire du Marxisme*, issue de l'un de ses cours et qui circule en Pologne grâce à Kultura<sup>33</sup>, la maison d'édition en exil.



Le 4 avril 1968, l'éditorialiste de *Literarny Listy*, la revue intellectuelle d'une Tchécoslovaquie en plein Printemps de Prague, écrit : « il y a quelques jours, les philosophes Bronislaw Bazcko et Leszek Kołakowski ont été démis de leurs fonctions à l'Université de Varsovie, en compagnie d'autres savants, en raison de leurs opinions. L'Europe intellectuelle les connaît en tant qu'humanistes et a su apprécier leur travail. Il serait conforme aux principes de la solidarité humaine que la Faculté de philosophie de l'Université Charles invitât ces penseurs polonais, victimes de la persécution, à se rendre à Prague et qu'elle leur permît de poursuivre librement leur œuvre » (Michel Porret, Karel Bosko, Philippe Burren *et al.*, 1989 : 27-28). Quelques mois plus tard, le Printemps de Prague est violemment réprimé par l'entrée dans la capitale des troupes du Pacte de Varsovie, dans la nuit du 20 au 21 août. La voie rénovatrice paraît définitivement fermée. Kołakowski pour sa part est devenu de plus en plus critique. En France, dans les années 80, il est avant tout publié par la revue *Commentaire* ou par *Le Débat*, alors que dans les années 1950 et 1960, *Arguments* ou *Les Temps Modernes* avaient accueilli quelques-uns de ses écrits. Même s'il se veut lui-même « conservateur-libéral-socialiste », selon le « credo » paru dans *Commentaire* en 1978, même s'il a été lu et discuté par la gauche antitotalitaire<sup>34</sup>, ces lieux de publication accentuent son appréhension en France comme un philosophe libéral.

---

33. L'Institut Littéraire, fondée par les exilés polonais, dans l'immédiat après-guerre, édite une revue : *Kultura*. Dès 1947, la revue fondée à Rome s'installe dans la banlieue parisienne. Ses numéros sont envoyés de manière clandestine en Pologne. Parallèlement, l'équipe de *Kultura* se lance dans l'édition de textes littéraires (I. Popa, 2010) et (Dufoix, 2002).

34. C'est d'ailleurs ce qui rend peu explicable l'interruption de la publication de *L'Histoire du Marxisme* par Fayard. Outre qu'en 1987, le marxisme est fortement dévalué parmi les intellectuels français, que le PCF connaît un déclin qui ne lui permet plus guère de peser sur l'univers éditorial, Fayard et son PDG d'alors, Claude Durand, ont publié les œuvres de Soljenitsyne dans un contexte autrement plus défavorable, notamment pour les premières publications (Durand, 2011). Même s'il faudrait mener une enquête sans doute complexe pour trancher, on peut se demander si la « faible percée éditoriale » de Kołakowski n'a pas simplement eu raison de cette publication.



Si la période polonaise explique une part des intérêts philosophiques de Kołakowski, son écriture, sa capacité à lire entre les lignes, elle contribue aussi à sa méconnaissance en France. Plus particulièrement, sa formation philosophique l'éloigne du cursus des philosophes français tandis que le calendrier de la réception des sciences sociales à l'Est ne lui permet pas, en dépit de la montée de l'anthropologie historique en Pologne, de s'inscrire dans la vague « structuraliste » qui lui aurait garanti un certain succès, et ce d'autant qu'il reste un philosophe, attaché au libre arbitre et à l'individualisme. Le désintérêt pour les intellectuels et la dissidence polonais, jusqu'à l'émergence du KOR et de *Solidarność*, *a fortiori* lorsqu'ils s'inscrivent dans le révisionnisme, va dans le même sens. Même les communistes français attentifs à ces débats doctrinaux, parce qu'ils sont pris dans les enjeux du mouvement communiste international, connaissent mal la situation polonaise, à la différence de leur intérêt pour la Tchécoslovaquie, comme le montre la solidarité plus ou moins prudente de beaucoup d'intellectuels communistes et d'une partie de la direction du PCF avec le Printemps de Prague. Contraint à l'exil, si l'on peut dire trop tôt au regard de la solidarité occidentale, Kołakowski ne peut faire l'objet que d'une reconnaissance minoritaire en France.

Frédérique MATONTI

*Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, CESSP (CNRS/EHESS/Paris I)*  
 frederique.matonti@wanadoo.fr

## Bibliographie

- AUCOUTURIER Michel, 1985, « La science de la littérature : une renaissance », *Revue d'études slaves*, vol. 57, n° 2 : « Trois décennies de sciences sociales en Union soviétique. 1953-1983 », p. 295-307.
- BESANÇON Alain, 2009, « Adieu à Kołakowski », *Commentaire*, vol. 32, n° 127, p. 759.
- BURKHARD Bierhoff, 2008, « Adam Schaff (1913-2006) », *Fromm Forum*, n° 12, Tübingen, p. 41.
- BOURDIEU Pierre, 2002, « Les conditions sociales de la circulation des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, p. 3-8.
- BULHER Pierre, 2000, *Histoire de la Pologne communiste. Autopsie d'une imposture*, Paris, Karthala.
- BRUS Włodzimierz, 1986, *Histoire économique de l'Europe de l'Est (1945-1985)*, Paris, La Découverte.
- CHAUNU Pierre, 1970, « Deuxième ou troisième réforme ? Le XVII<sup>e</sup> siècle des hétérodoxes », *Annales ESC*, vol. 25, n° 6, p. 1574-1590.
- CHICHLO Boris, 1985, « Trente années d'anthropologie [etnografija] soviétique », *Revue d'études slaves*, vol. 57, n° 2 : « Trois décennies de sciences sociales en Union soviétique. 1953-1983 », p. 309-324.
- Collectif, 1989, *Les enjeux philosophiques des années 50*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou.

- DEPRETTO Catherine (éd.), 1997, *L'héritage de Bakhtine*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.
- DEWITTE Jacques, 2011, *Kołakowski. Le clivage de l'humanité*, Paris, Michalon, coll. « Le Bien Commun ».
- DUFOIX Stéphane, 2002, *Politiques d'exil, Hongrois, Polonais, Tchécoslovaques en France après 1945*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».
- DURAND Claude, 2011, *Agent de Soljenitsyne*, Paris, Fayard.
- FABIANI Jean-Louis, 2010, *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- FEJTŐ François, 1969, *Histoire des démocraties populaires. 2. Après Staline*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- , 1992, *Histoire des démocraties populaires. 1. L'ère de Staline*, Paris, Seuil, coll. « Points ».
- FERNANDES Rubem Cesar, 1971, « Vision du monde et compréhension historique. Le "Rousseau" de Baczko », *Annales ESC*, 1971, vol. 26, n° 2, p. 387-398.
- JUDT Tony, 2010, *Retour sur le xx<sup>e</sup> siècle. Une histoire de la pensée contemporaine*, [2008, *Reapparaisals. Reflections on the Forgotten Twentieth Century*], Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson.
- L'HERMITTE René, 1985, « Trente années de linguistique soviétique », *Revue d'études slaves*, vol. 57, n° 2 : « Trois décennies de sciences sociales en Union soviétique. 1953-1983 », p. 283-293.
- MATONTI Frédérique, 2005, *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique, La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, coll. « Espace de l'histoire ».
- PIERSON Stanley, 2001, *Leaving Marxism: Studies on Dissolution of an ideology*, Stanford University Press.
- POMIAN Krzysztof, 1989, « Baczko : Lumières et Révolution », *Revue européenne des sciences sociales*, t. 27, n° 85, p. 13-25.
- POPA Ioana, 2004, *La politique extérieure de la littérature. Une sociologie de la traduction des littératures d'Europe de l'Est (1947-1989)*, thèse de sociologie, École des hautes études en sciences sociales.
- , 2010, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme (1947-1989)*, Paris, Centre national de la recherche scientifique.
- PORRET Michel, BOSKO Karel, BURRIN Philippe *et al.*, 1989, « Lettres d'étudiants à leur professeur et ami », *Revue européenne des sciences sociales*, t. 27, n° 85, p. 27-49.
- SAPIR Jacques, 1988, « Compte rendu de Włodzimierz Brus », *Annales ESC*, vol. 43, n° 1, p. 247-248.
- SAPIRO Gisèle, 1999, *La guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard.
- WOLENSKI Jan, 2011, *L'École de Lvov-Varsovie. Philosophie et logique en Pologne (1895-1939)*, Paris, Vrin.
- WORMS Frédéric, 2009, *La philosophie en France au xx<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais ».

### **Kołodkowski le Polonais, au miroir français. Dialogue avec Krzysztof Pomian**

*En dépit d'une carrière académique prestigieuse, Leszek Kołodkowski est mal connu en France. Pourquoi ? Les réponses résident dans la période polonaise de la vie de Kołodkowski. En effet, nous faisons l'hypothèse que les profondes différences entre la vie intellectuelle et le cursus philosophique des deux pays, et surtout la longue indifférence parisienne à l'égard des Pays de l'Est et des dissidents expliquent les difficultés françaises pour comprendre et apprécier l'œuvre de Kołodkowski. Nous nous basons en grande partie sur le précieux témoignage de Krzysztof Pomian. L'historien a été, en effet, son étudiant et l'un des ses plus proches amis. Ses souvenirs sont donc précieux pour comprendre la vie intellectuelle et matérielle de Kołodkowski en Pologne.*

*Mots-clés : communisme, intellectuels, circulation des idées, dissidence.*

### **Kołodkowski: Polish in the French mirror. Talk with Krzysztof Pomian**

*In spite of a prestigious academic career, Leszek Kołodkowski is poorly known in France. To explain this lack of acknowledgment, this article focuses on the Polish period of the life of Kołodkowski. Indeed, we make the assumption that the deep differences in intellectual life and philosophical programs in the two countries, and especially that the long-lasting indifference towards dissidents and Eastern European countries, explain the French difficult understanding and appreciation of the work of Kołodkowski. We base ourselves largely on Krzysztof Pomian's precious account. Indeed, the historian was his student and one of his closest friends. His memories are therefore precious to understand the intellectual and material life of Kołodkowski in Poland.*

*Key words: communism, intellectuals, flow of ideas, dissent.*

### **Kołodkowski el polaco en el espejo francés. Diálogo con Krzysztof Pomian**

*A pesar de su prestigiosa carrera académica, Leszek Kołodkowski es mal conocido en Francia. Para explicar esta recepción, el artículo se centra en el período polaco de la vida de Kołodkowski. En efecto, nosotros proponemos la hipótesis que las profundas diferencias entre la vida intelectual y el cursus filosófico en los dos países, y sobre todo que la larga indiferencia hacia los disidentes y de los países del Este explican las dificultades francesas para comprender y apreciar la obra de Kołodkowski. Nos basamos en gran parte en el precioso testimonio de Krzysztof Pomian. El historiador fue, en efecto, su estudiante y uno de sus amigos más cercanos. Sus recuerdos son preciosos para comprender la vida intelectual y material de Kołodkowski en Polonia.*

*Palabras clave: comunismo, intelectuales, circulación de las ideas, disidencia.*